

J.FRANÇOIS CHÉNIN

QUELQUES JOURS
APRES ALBUQUERQUE



Il m'a confié cinq carnets. Trois portent un titre : *Quelques jours après Albuquerque*, *Quatre femmes*, *Ce que tu fais...* Le troisième débute aussi par une date, 1993 ; le quatrième ne comporte ni titre ni date ; le dernier regroupe des citations, encadrées par deux dates : 1993, 2001.

Quelques jours après Albuquerque apporte des indications de mois ou d'année, toujours portées en haut de page, à gauche. Novembre 93, mars 95, juillet 97 et novembre 2000 sont les dates les plus fréquentes. Manifestement, elles ont été ajoutées. Le texte de ce carnet a été écrit en une seule fois, recopié sans doute, tant l'écriture est régulière et homogène d'une page à l'autre.

Quatre femmes est composé de quatre textes, dont le titre est à chaque fois un prénom féminin. Ces

prénoms figurent dans le premier carnet. Il semble que ces textes aient été écrits sur plusieurs années (écritures et encres différentes, nombreuses ratures parfois sur des pages entières, nombreux renvois d'une page sur l'autre pour indiquer la suite propre à chaque texte, nombreuses reprises ou variantes copiées des fragments précédents). Aucun repère chronologique ne permet de les dater.

Ce que tu fais... est une suite de fragments, numérotés de A à H, chaque lettre suivie aussi d'un prénom féminin (figurant dans le premier carnet). Ils ont été écrits vraisemblablement à différentes époques et occupent seulement quelques pages (Comme pour *Quatre femmes*, les différences d'écriture témoignent d'une certaine durée). Une seule date y figure sur la première page, 1993.

Le quatrième carnet, sans titre, comporte plusieurs fragments avec un système complexe de renvois vers

les trois premiers carnets et le carnet de citations. En outre y figurent de nombreux emprunts, copiés des autres carnets. L'écriture y est assez homogène du début à la fin.

Pour présenter ces textes, il fallait faire des choix. Les présenter séparément ? N'en faire qu'un seul ? Aucune de ces solutions n'était satisfaisante du point de vue des équilibres internes à chacun. Pris isolément, ils n'avaient pas grand intérêt ou restaient trop hermétiques et une recombinaison en un seul continuum s'avérait trop délicate tant étaient grandes les différences de ton et d'approche de chacun d'eux.

Un fil conducteur cependant : les prénoms. Ce fil multiple qui passe d'un texte à l'autre, d'un carnet à l'autre, a permis d'ordonner fragments et citations en un système de notes, comme autant de signes ou de repères accrochés au texte qui, in fine, apparaît être le

texte central - mais est-ce le principal ? - *Quelques jours après Albuquerque.*

Récit factuel, à la facture sobre, *Quelques jours après Albuquerque* relate un voyage ou plutôt des voyages et recompose les suites éparses mais cohérentes de rencontres et d'écrits que le temps a rassemblés. Qui préside ? Qui donne naissance à l'autre ? Qui provoque quoi ? Répondre serait déjà entrer dans des interprétations hors de propos ici.

Reste la dédicace. Elle figure dans les quatre carnets (mais pas dans celui des citations) et rien ne permet d'en comprendre la raison, encore moins le sens. Mais c'est encore un prénom et une ville qui ouvrent le récit comme un témoignage ou une reconnaissance de ce que le texte leur doit.

J.François Chénin

QUELQUES JOURS APRES ALBUQUERQUE
(CARNETS, 1993-2001)

A Gabrielle C.
Première étape de notre Route d'Uzès

*Tu m'emmerdes avec ta mort ! Moi, je baise, et tant que je baise,
la mort, je m'en fous.*

Louis Calaferte,
La mécanique des femmes (Gallimard, 1992)

*je laisserai ton sexe ouvrir ma bouche, pénétrer entre mes lèvres,
presser contre ma langue, ma salive descendra le long de ta peau
jusque dans ta main, mon baiser et ta main, l'un et l'autre mêlés,
sur ton sexe,*

Alessandro Baricco,
Soie (Albin Michel, 1997)

A Albuquerque, Elena, d'origine russe, est rousse. Ils se croisent à la réception d'un motel à l'est de la ville. Il la rejoint dans sa chambre, une heure plus tard ^a. Ils se déshabillent l'un en face de l'autre. Elle rejette sa tête en arrière quand elle jouit, offerte, ouverte. Elle est d'une infinie tendresse. Sur la route de Flagstaff, ils rencontrent un routier. Elle l'accompagne, de retour vers Albuquerque.

A Paris, Edith ^{*}, à la terrasse d'un café, place Saint-Sulpice, parcourt le livre qu'il vient d'acheter. Elle cite :

^a Extrait de son carnet : Il y a en lui, dans sa façon d'aller, dans sa manière d'être et de rencontrer, cette démarche tranquille où le temps ne compte pas. Et si la rencontre a lieu, alors il prend plaisir à ce temps partagé qu'il sait limité. Il prend tout le temps nécessaire pour habiter ces espaces de temps fini où réside le plus fort du bonheur : celui d'y être et d'y passer.

^{*} Extrait de son carnet (Quatre femmes) : Edith - Il y a dans tes amours comme une fraude à la vie. Et tes prochains amants, je les

*Que peut-on donc raconter d'intéressant ou d'utile ? Ce qui nous est arrivé, ou bien est arrivé à tout le monde, ou bien à nous seuls ; dans le premier cas ce n'est pas neuf, et dans le second, cela demeure incompréhensible. Si j'écris ce que je ressens, c'est parce qu'ainsi je diminue la fièvre de ressentir*¹. Elle passe un doigt sur ses lèvres, lui demande une cigarette, pose une main sur sa cuisse, remonte lentement vers son sexe. Soyons châtiés pour notre innocence, lui dit-elle.

connais déjà. Il ne suffit pas de dire je t'aime, il faut aimer aussi ou alors ta vie sera une vie hallucinée de tes désirs mort-nés. Tu fugues seulement dans les francs-bords de ta vie et ton pari d'amour est une mésalliance. Ne t'habitue pas aux passe-droits que tes amants te consentent car aimer n'est plus jouer. Il n'y a pas de miroir vrai, mais des miroirs idolâtres où tu implores des plaisirs frelatés. Cet amour obsédant que tu mendies est une violence mise à trahir ta vie. Il y a dans tes amours comme une fraude à la vie. Et tes prochains amants, je les connais déjà.

¹ Fernando Pessoa, *Le livre de l'intranquillité*

A Barcelone, Marie l'accoste dans la rue près de la Sagrada Familia. Elle porte une robe noire fermée par une rangée de petits boutons rouges de la gorge aux pieds. Cheveux courts, blonds, qu'elle décolore sûrement. Il la déshabille dans la chambre de l'hôtel où il est arrivé, deux jours plus tôt. Il défait l'un après l'autre, avec une patience extrême, les petites nacres rouges. Elle est nue sous sa robe. Sa peau est très blanche, son pubis blond. Ils sont l'un en face de l'autre à se regarder, en silence. Elle tremble quand il caresse ses seins. Elle le quitte au milieu de la nuit.

De Paris, il reçoit une lettre d'Edith. Elle cite : *La comète de l'amour ne frôle notre cœur qu'une fois par éternité. Il faut veiller pour la voir. Il faut attendre, longtemps, longtemps, longtemps. C'est cela l'état naturel de l'amour. C'est cela son état princier, la merveille de sa nature : attendre, attendre, attendre* ².

² Christian Bobin, *Une petite robe de fête* - Gallimard, 1991

Elle ajoute : serre-moi, serpente-moi, sers-moi, séquestre-moi, scrute-moi.^b

A Montréal, Léna jouit quand il la sodomise. Plus tard, à son hôtel, il trouve un message d'Edith. Il lit : *D'ailleurs ... qu'est-ce qu'un secret intime ? Est-ce là que réside le plus individuel, le plus original, le plus mystérieux d'un être*

^b Extrait de son carnet : Sur le devant de la scène, rideaux fermés, volutes pourpres, les mains tombantes, sans regard, à peine une respiration, tous les souffles suspendus à des mots, las, faibles exhortations, réception sans festin, j'ai compris que nous ne resterions pas, affamés de lune bleue, d'aspérités fraîches sous un ciel noir. Il y avait les rues, un coup d'air, une transparence neuve et ce jeu nous convenait mieux, aller, tourner, danser, aller, tourner, danser, nous avions à gagner notre part de vie, il n'était pas trop tard pour inventer d'autres instants, d'autres ordres, partager d'autres principes. Au bout de la rue, le monde. Au bout du monde, le silence et le plaisir du silence. C'est à cet instant que j'ai touché tes lèvres.

*humain ? ... Non. Est secret ce qui est le plus commun, le plus banal, le plus répétitif et propre à tous : le corps et ses besoins, ses maladies, ses manies, la constipation, par exemple, ou les règles*³. Elle ajoute, de sa petite écriture : c'est quoi ton secret ? Quand ? Où ? Comment ?^c.

A Québec, Claire^{**} l'invite dans son studio dans un immeuble sur le port sous le château Frontenac.

³ Milan Kundera – *L'identité*, Ed. Gallimard, 1997

^c Extrait de son carnet : N'abîme pas le temps. Le paysage que tu prétends peindre, Lunaire, trop de miroirs le déforment. Prends le temps de l'atteindre avant de croire le posséder. Respecte sa forme et ses parfums, les cicatrices, les plis, son histoire, le haussement d'épaule et sa respiration. Ordonne tes sensations, ose le regarder. Le plaisir viendra de surcroît.

^{**} Extrait de son carnet (Quatre femmes) : Claire - Je comprends ta crainte d'aventure. A la lumière étagée de la jouissance, tu penses à l'identité. C'est ainsi affirmer un pouvoir, dépasser, non la morale, mais la peur du corps similaire. Connaître le creux blessé, ouvert sur

ses plis, gonflés de tressaillements, sans crainte sous la langue et la main. Donner à jouir, car donner c'est recevoir. Exception faite de tes propres sursauts, ceux que tu fais naître ont la douceur des mots qui tournent dans tes mains. Tu caresses des corps de femmes jusque dans tes rêves de femme. Ton aveu - pour toi, un aveu - ne me surprend pas. Tu n'es jamais assez vigilante pour ne pas laisser paraître le cœur de tes résolutions, au moment voulu. Peut-on blâmer ton souci moral d'aller juste ? Il n'y a pas d'argument raisonnable. Seul le plaisir peut donner à connaître le désarroi qui te guide. Unique raison souhaitable. Il y a des avant-goûts enfermés dans un coin du cerveau qui, à l'occasion de réalités effleurées, surgissent jusqu'à la conscience, des traces souvent préparées de longue date et dont on ne sait pas comment elles seront prolongées. Un pays d'amertume sous l'œil vivant de nos rencontres. Tu me dis *expérience*. C'est autre chose - bien plus. Il n'y a pas d'expérience dans une vie mais des creux et du plein-vent, des pleins, des instants de quasi absence, du continu, des plis sans cesse renouvelés, des pages et des pages de lumière et d'ombre, de l'essentiel, du déjà vu, un seul fil plus ou moins tenace entre nous et le monde. Ce que tu nommes *expérience*, c'est ce moment de jouissance inconnue, ou tellement supposé, interprété qu'il tient lieu déjà d'extrême plaisir. Ce long déploiement au cœur des rives de ton corps, comme des vagues successivement ramassées et finissantes à chaque fois que tu évoques et les lèvres et les mains, et les lèvres

Elle a 20 ans. Elle vit avec une amie, étudiante comme elle, en voyage en France. En faisant l'amour, elle lui parle d'elle ; elle lui dit qu'elle l'aime, qu'elle ne lui a

que tu saisis par tes mains et sur tes lèvres. Le ventre plie autour de ton désir, bientôt réel, approché, lumineux. Ce que tu nommes *expérience*, c'est le risque que tu prends à parler d'expérience. Le sentiment caché - prétexte - est plus sûrement avouable que cette simple vérité : ton désir de femme. Tout est dit dans la femme cambrée que tu attires vers toi. Elle est la complice naissante d'anciens regards de feu, jalons de nos craintes successives jusqu'à les éteindre ou les vivre. Cette rencontre de l'amertume et du désir est ton consentement ; le regard porté sur ton propre plaisir te soumet maintenant à ce que tu as imaginé ; tes regards ont déjà tant trahi ; ces instants que tu façannes en secret. Exception faite, c'est l'usage d'un autre plaisir, manière d'acquérir de nouvelles raisons d'attendre. La difficulté, c'est le temps, les instants mis à admettre d'autres désirs et d'autres souffrances, tous les moments que tu as passés à douter de tes sentiments et ces sentiments neufs que tu bâtissais sans le savoir. La main que tu dessines, approchée de tes lèvres, est une main de femme. Tu me disais que les instants sont clairs qui te séparent de la peur. Les ruses de ton esprit ne te suffisent plus. Il te faut d'autres réticences, d'autres parfums pour ne pas renoncer. Respire, respire, touche à l'essentiel.

jamais dit. Plus tard, elle veut qu'il l'attache aux montants du lit. Elle jouit en pleurant à force de caresses. Ses cheveux collent en boucles sur son visage. Elle a des spasmes calmes et longs. La rondeur de son pubis lui donne envie de continuer ces effleurements qui la blessent et la font jouir. Le matin, elle dévore trois croissants avec du thé au lait. Il se souvient d'un poème de Nabokov. Il cite : *J'aime ce mont dans sa pelisse / de sapins noirs, je l'aime parce / que dans l'ombre d'un mont d'ailleurs / je suis plus proche de chez moi*⁴. Son amie l'appelle. Elle lui demande de rentrer, elle lui parle de bonheur. Elle prend une douche, lui demande de la savonner. Ses seins restent durs sous l'eau chaude. Elle l'embrasse une longue minute quand il s'en va. Elle a juste passé un polo blanc.^d

⁴ Vladimir Nabokov – *Poèmes et problèmes*, Ed. Gallimard, 1998

^d Extrait de son carnet : Amie, la détermination maladroite à parfaire une indépendance neuve t'interdit quelque geste ou les simples

A Paris, Edith lui laisse un mot sur la table avec cette phrase : *Je garde l'impression que faire l'amour avec toi, c'est, pour un bref instant, parvenir à te rassembler, réussir à mettre ensemble des images, des odeurs, résoudre quelques paradoxes*⁵.

A Saragosse, Laure le branle à deux heures du matin, adossé au mur de l'Aljaferia. Un couple qui passe ne les remarque pas, du moins il le suppose. Laure lui raconte son voyage. Elle part le matin pour Burgos.

A Paris, Edith s'allonge par terre, ferme les yeux, croise ses mains derrière la tête. Je vais te raconter une histoire, lui dit-elle, c'est l'été, c'est toujours l'été, bien sûr il fait chaud, pas trop, c'est le matin, tout est encore

mots qui te livreraient. Satisfaire ta joie au détriment de la liberté, quelle avance réulsive !

⁵ Paul Fournel, *Un homme regarde une femme* - Le Seuil, 1994

silencieux, je dors, j'ai la vague impression que tu as bougé, que tu t'es même levé, tu es nu, je t'imagine nu, le jour arrive à peine à travers les volets, la fenêtre est ouverte, tu es nu, tu t'étires, tu passes tes mains dans tes cheveux, je dors mais je t'entends, j'imagine que je te vois, tu touches ton sexe, tu le caresses, tu me fais face, oui tu es debout, près de moi, dans mon sommeil c'est ton sexe que je vois et tes cuisses et le bas de ton ventre, je sens que ton ventre est chaud, que ton sexe se dresse, tu continues tes caresses, tu t'approches, j'ai un peu de cette lumière dans mes yeux mais je me blottis dans mon sommeil, j'essaie de croiser ton regard, j'imagine que tu me regardes, je suis nue aussi, tu me parcours, tu m'approches, tu es maintenant à genoux sur le bord du lit, je sens bien que tu essaies de ne pas peser sur le lit, tu restes ainsi en équilibre, je bouge un peu, j'ai conscience de bouger, de me remettre sur le dos, de me caler dans mon sommeil, je sais que j'écarte

les cuisses, c'est la lumière qui frôle mon pubis, tu le regardes, je sais que tu regardes, j'imagine que tu veux que je m'ouvre un peu plus, je bouge encore, je m'ouvre encore, je m'offre, tu te branles doucement, tu ne serres pas ta main sur ton sexe, elle frôle, elle glisse, elle entoure, elle frôle en entourant, ton autre main glisse sur mon ventre, c'est à peine une caresse, je ne bouge pas puisque je dors, j'imagine que ta main effleure mon pubis, j'ai une sensation de chaleur, qu'est-ce qui est chaud ? Ta main ? Mon sexe ? J'ai conscience d'une différence entre mon sexe et ta main, une différence de chair et de chaleur, une différence où je perçois mon sexe, tu essaies d'ouvrir ma fente, tu ne forces pas, tu passes, tu reviens, tu glisses, tu écarter presque sans toucher, j'imagine que tu te branles toujours, j'imagine que je tourne la tête vers toi, je tourne la tête, tu m'approches encore, j'ai ton sexe au bord des lèvres, je sais qu'il y a de la lumière sur ma bouche, à peine une

fine rayure de soleil, tu pèses sur mes lèvres sans forcer, ton sexe n'a pas encore de goût, juste une sensation de nervure chaude sur mes lèvres, maintenant je sais que ton doigt me pénètre, pas très loin, tu restes à la surface, tu glisses entre les lèvres, je sais dans mon sommeil que tu me regardes, que tu attends ce moment où les lèvres se gonflent, chaudes, humides, quand la respiration des veines prend un autre rythme, plus sourd, plus profond, et j'ouvre mes lèvres et ton sexe entre dans ma bouche, j'essaie de retenir mon sommeil, j'aime m'ouvrir, j'imagine que ma langue tourne autour de ton sexe, droit, dur, ma salive est pleine de parfum, c'est maintenant ta langue dans ma fente, je dors, arrimée à toi, tu viens m'ouvrir, tu m'ouvres, tu m'occupes, tu me gagnes. ^e

^e Extrait de son carnet : Faux, mon enfant, mon frelon, tu dormais et j'espérais ce moment pour faire lever le monde sur le bout de mes lèvres. Tu dormais et ton sexe n'était qu'à moi. As-tu rêvé ? L'ombre était grande et le silence immense. Tu n'as bougé ta main que pour

A Sudbury, Judith lui demande s'il est juif. Il répond qu'il n'en sait rien, qu'il faudrait chercher parmi ses ancêtres. Elle rit franchement, sans retenue. Sa poitrine est une sculpture de Rodin. Elle se tient droit quand elle jouit sur lui. Elle noue ses cheveux en deux tresses au-dessus de sa nuque. Elle lui dit que son mari va revenir d'un moment à l'autre. Elle rit de sa stupeur quand quelqu'un frappe à la porte. Elle crie qu'on la laisse tranquille. Elle s'assoit sur une chaise, écarte les cuisses, elle se caresse, ferme les yeux. Il s'approche. Elle le branle. Son corps est une barque blanche. Elle prend

chasser le vent. Je n'étais plus que ma bouche, ma salive a remplacé mon sang. Je me suis gavé de coups battus à mon cœur. Je te raconterai le ciel qui est né dans mon ventre, je te raconterai les étoiles qui ont frôlé ma langue, je te parlerai d'un instant et d'un lieu qui sont hors du temps et de l'espace, mais cachés dans les veines de mes tempes, je te raconterai la jouissance reçue dans le silence, le plaisir pris sans méfait... Tu n'as bougé ta main que pour chasser le vent et *je sais tout de toi.*

son sexe dans sa bouche, elle se branle. Elle a du plaisir jusque dans son sourire quand il éjacule sur son ventre. Ils dorment jusqu'à midi. Quand il s'en va, il lui laisse un mot. Il recopie : *Ton secret, on le voit toujours sur ton visage et dans ton œil. Perds le visage. Deviens capable d'aimer sans souvenir, sans fantasme et sans interprétation, sans faire le point. Qu'il y ait seulement des flux, qui tantôt tarissent, se glacent ou débordent, tantôt se conjuguent ou s'écartent. Un homme et une femme sont des flux* ⁶.

A Paris, Louise écoute le concerto pour piano n°9 de Mozart. "Jeune homme" lui dit-elle en faisant tomber sa jupe. Ses jambes n'en finissent pas malgré ses hanches larges. "Ecoute, Jeune homme, écoute, je suis invisible, je joue dans le soleil". Elle s'agenouille devant lui, dégrafe son pantalon, elle suce par petites gorgées

⁶ Gilles Deleuze, Claire Parnet – *Dialogues*, Flammarion, 1996

chaudes et longues. Ses cheveux frisés caressent son ventre. Ses doigts s'enroulent dans ses boucles. Il se retient autant qu'il peut, il la regarde dans les yeux qui le regardent. Ses yeux noirs ne cillent pas. Elle l'aspire. Elle écoute Mozart et le suce à son rythme. Il éjacule dans sa bouche.

A Paris, Edith s'enroule sur son sexe contre la porte noire de Saint-Eustache. Il est trois heures du matin.

A Burgos, il croise Laure au monastère de Los Huelgas dans un groupe de quelques touristes. Elle le guide vers le car, vide. Ils font l'amour entre les banquettes rouges et bleues. Elle relève juste sa jupe sur un sexe noir ⁷.

⁷ Noté : *L'autre sexe est le contraire d'un fantasme. C'est un excès de réel* - Pascal Quignard - *Vie secrète*, Gallimard, 1998

A Paris, Edith enlève sa culotte dans un café, place Saint-Sulpice. Elle s'assoit sur sa main, un doigt dans son anus. Elle boit du thé ; lui, un café double. Elle sort un livre de son sac et le lui donne. Ouvre page 120, lui dit-elle, j'ai entouré un passage : *Nous étions insatiables l'un de l'autre. Comment sont les autres amants ? ... Se peut-il que leur désir ne cesse jamais de faire naître le désir, et qu'à peine éveillé on ait ainsi envie de recommencer la nuit ?*⁸.

A Valladolid, Pauline se rase le sexe devant lui. Elle a un corps de petite fille qui a trop vite grandi. Elle jouit plusieurs fois, instantanément dès qu'il caresse ses lèvres et son anus. Elle ne veut pas qu'il la pénètre, elle souhaite rester vierge. Il la sodomise, debout, elle, accoudée à la fenêtre. Elle jouit encore, silencieusement. Il se souvient : *la conquête du superflu donne une excitation*

⁸ Philippe Beaussant, *Héloïse* - Gallimard, 1993

*spirituelle plus grande que la conquête du nécessaire. L'homme est une création du désir, non pas une création du besoin*⁹. Des arbres roux perdent quelques feuilles sous un vent léger^f.

A Regina, Sandie est professeur d'histoire. Il s'installe à côté d'elle au self-service de l'université. Elle n'a plus de cours à partir de quatre heures. Il l'attend. Elle est petite, brune avec des yeux très noirs. Elle a des petits seins, une bouche moqueuse. Tout est petit chez elle. Elle arrive à cinq heures. Ils partent à pied vers la résidence des étudiants. Elle lui raconte ses études à Ottawa, son installation à Regina, il y a deux ans. Elle

⁹ Gaston Bachelard - *Psychanalyse du feu*

^f Extrait de son carnet : Ce que tu nommes soleil est, en réalité, fruit de déraison. Laisse parler la lumière ! Donne à mordre ! Fais un usage prudent de ta parole et immodéré de tes désirs.

vit seule. Parfois ses parents lui rendent visite. Ils dépassent la résidence. Elle habite dans un immeuble de briques rouges et grises. Pas plus de trois étages. Elle occupe un appartement au premier. Il donne sur une pelouse et des arbres. Un livre sur sa table de nuit, il lit : *Ils sont là, debout l'un devant l'autre. Dépendant l'un de l'autre et s'abandonnant. Collée au mur, elle a ce regard posé, tranquille, sans pitié ni douceur, un regard vide qu'il ne connaît pas. Et le calme terrible qui vient, lorsqu'on a chassé l'espoir pour toujours. Quand rien ni personne ne peut plus faire souffrir*¹⁰. Elle aime le calme. Ils parlent toute la nuit, surtout elle. Elle est spécialiste de l'époque médiévale - en Europe. Son arrière-grand-père habitait Angers. A cinq heures du matin, ils boivent un jus d'orange. Elle lui parle encore quand ils font l'amour, lentement, sur le canapé-lit du

¹⁰ Marie Susini, *Un pas d'homme* - Ed. du Seuil, 1957

salon. Il s'endort quand elle part à l'université, vers neuf heures ⁸.

A Paris, Edith l'entraîne dans une boîte de jazz derrière l'Institut. Ils s'installent loin du bar et des musiciens - un pianiste, une basse, un saxo. Elle le masturbe sans sourire tout en buvant un whisky. Plus tard, il la fait jouir contre le mur d'un immeuble de la rue Serpente. Elle s'enroule avec toujours autant de douceur.

⁹ Extrait de son carnet : La main qui trembla sous ma jupe n'avait pas la finesse attendue, exigée, nécessaire. Ma déception a résisté à la crainte de te remplacer. J'ai cru un moment arriver à cette petite jouissance chaude, lentement humide, lentement foisonnante, tellement humaine. En rire, maintenant ? C'était un fossoyeur tenace à creuser, racler pour faire sortir un cri. J'ai pleuré. Fallait-il me punir ainsi ? Casser le plaisir que tu me dois par un grotesque usage de l'homme ?

A Salamanque, Salomé le rejoint dans sa chambre d'hôtel. Ses seins sont lourds, son sexe entièrement épilé. Ses fesses sont le monde à portée de main. Il aime la regarder. Il la prend par derrière. Il a les mains pleines de ses seins. Elle jouit violemment. A genoux, au-dessus de sa bouche, sa langue passe de sa vulve à son anus. Elle est cathédrale. Quatre nuits de suite, elle le rejoint dans sa chambre. Les journées lui paraissent longues à l'attendre sur la Plaza Mayor. Il relit Desnos : *Quand on confie son corps aux charmes de la nuit / Il semble voir paraître à travers la fenêtre / le visage lointain de ce que l'on connut / Où étiez-vous ? Où était-elle ? Où serons-nous ? / Le temps qui s'abolit et renaît de lui-même / ne répond même pas aux questions des passants*¹¹.

¹¹ Robert Desnos - Iouki 1930 Poésie in *Les charmes de la nuit*, Gallimard

A Paris, Edith reste allongée sur le ventre. Elle écarte les jambes. Elle sait qu'il la regarde. Elle attend qu'il écarte ses fesses pour lui caresser l'anus, son trou du monde à elle, lui dit-elle parfois. Elle lui lit ce qu'elle vient de lire : ... *Il n'y a que des sous-entendus dans une langue quelle qu'elle soit, l'idée même d'une expression adéquate, celle d'un signifiant qui viendrait couvrir exactement le signifié, celle enfin d'une communication intégrale sont inconsistantes*¹².

A Madrid, Isabelle le heurte dans la foule pressante et pressée de la gare. Elle porte un sac à dos violet et rouge. Les sangles tirent sur ses épaules et ses seins saillent dans un t-shirt trop petit pour elle. Elle s'excuse à peine. Elle doit avoir 25 ans, peut-être 30. Il l'entend à peine quand, quelques minutes plus tard, lui touchant le bras, elle lui demande s'il est français. "Oui, je voyage"

¹² Maurice Merleau-Ponty – *La prose du monde*, Ed. Gallimard, 1969

comme pour expliquer sa présence à Madrid. Elle traverse l'Espagne, venant du Maroc. Elle habite Nancy où sa sœur, lui dit-elle, l'attend. "Nancy ? ! Oui, je connais mais il y a quelques années que je n'y suis plus allé". Elle pose son sac, soulagée. Ses cheveux sont très courts, blonds, elle porte une seule boucle d'oreille, à l'oreille gauche, un anneau avec trois perles, deux bleues, une rouge. "Où allez-vous ?". Il hésite. "Cordoue ou Séville ou les deux, je ne sais pas encore". Elle vient d'arriver. Elle pense rester deux ou trois jours. Il lui propose de quitter la gare pour aller boire quelque chose à une terrasse, quelque part. Elle ne sait pas où loger. Il lui propose de partager sa chambre. Il y a deux lits. Elle accepte. Elle se déshabille dans la salle de bain, elle laisse la porte ouverte. Elle prend une douche, elle lui parle du Maroc. Avec l'eau qui coule, il entend mal ce qu'elle dit. Elle voyage depuis trois semaines avec un groupe de copains. Elle en a assez et décide de rentrer

seule. Sa sœur l'attend, dit-elle encore. Il est cinq heures de l'après-midi. La chambre est fraîche, dans l'ombre. Son sac est éparpillé sur un des lits. Il est assis dans un fauteuil. Il écoute couler l'eau de la douche. Il n'entend pas autre chose. Elle sort de la salle de bain. Elle est nue. Son corps ruisselle d'eau. "C'est ça le bonheur, lui dit-elle, ne pas se faire sauter dessus par le premier qui passe sous prétexte qu'il vous invite dans sa chambre et que vous sortez nue de sa salle de bain". Elle est bronzée des pieds à la tête. Seuls ses cheveux et son pubis blonds sont des taches de lumière^h.

A Madrid, Larissa, rencontrée Place de la Cibeles (elle visite innocemment les beaux sites), déplie son long corps gracieux mais sa fébrilité à le recevoir (elle semble

^h Extrait de son carnet : Tu disparaîtras comme une pointe de soufre s'enflamme, arborescence blanche des peurs de te perdre.

ignorer les préliminaires) lui font perdre ses moyens. Soirée gâchée. En souvenir, il note : *Ainsi pour faire l'amour, il y faut une femme. Mais c'est trop, ou trop peu. Un sexe devrait suffire. Deux seins, des lèvres, une chevelure. Un certain mouvement qui animerait toutes ces merveilles. D'où une femme, quand même. Mais à faire, non faite*¹³.

A Paris, Edith ne décolère pas. Il a oublié leur rendez-vous. Elle raccroche brutalement le téléphone. Elle le rappelle. Même heure, même lieu, demain. Dans la nuit, Il essaie de la joindre. Elle ne répond pas. Il laisse un message sur son répondeur : "elle a disparu et je l'ai aimée, dans cet instant gagné sur la vie, dans ces jours arrêtés de notre vie. Je l'aime encore"ⁱ.

¹³ Georges Perros - *Papiers collés*, Ed. Gallimard

ⁱ Extrait de son carnet : Large et blanche, bouche blonde ouverte sous la main, le plaisir a dérobé mon âme. Je parle de choses communes avec le soleil, je m'assois à sa table, je le taquine, il me

A Paris, avec Edith. Ils sont assis au Jardin du Luxembourg, un banc à l'ombre, à l'écart dans une allée encore déserte. Il lit à haute voix : *me rend tout entier l'allonge sur le ventre à plat dans sa croupe plonge les doigts la main mon bras lui entre dans le rectum distendu lui fouille la tripe d'abord douleur elle a gémi maintenant vire à quel plaisir maléfique morbide pénétration appel se met à geindre doucement en gésine*¹⁴. Elle souligne : *en gésine, en gésine !*

A Calgary, Barbara tient sa tête entre ses mains quand elle jouit.

rudoie. Nous sommes complices depuis notre naissance. Ta jouissance m'étouffera mais je lui suis redevable d'une mémoire nouvelle.

¹⁴ Serge Doubrovsky - *Un amour de soi*, Hachette, 1982

A Paris, Edith lui dit : je ne laisserai rien au hasard. J'arriverai la première, tu me suivras dix minutes après. Je m'installerai au fond, près du grand miroir. Joue la surprise quand tu arrives. Aie de la peine à me reconnaître, hésite, retourne-toi plusieurs fois avant de me fixer, hésite encore quand tu vas t'asseoir. Ne souris pas surtout. Prends tout ton temps. Nous jouerons. Et le manège tourne lentement, le travelling est un ralenti sur nos mains et nos visages, c'est notre vie qui défile. Ne parle pas tout de suite. Assieds-toi sur le bord de la chaise comme si tu hésitais à rester, penche-toi en avant. Ne te redresse pas trop vite. Calme ta respiration. On nous regardera. Après nous inventerons, mais prends garde à ton regard, laisse le aller des autres vers moi, de moi vers les autres. Je mettrai ma jupe la plus courte, mon corsage le plus blanc, il glissera sur mon épaule, on verra très nettement que je n'ai pas de soutien-gorge. Je ne serai pas maquillée. Et puis tu n'as

toujours rien dit. Caresse mon visage, ouvre bien ta main, que ta paume soit douce et le travelling passe sur nos gestes, sur la salle, ils se tournent vers nous, ils chuchotent. Ne sois pas impressionné, ta main descend sur mon cou et mon épaule. J'ai du mal à respirer, un frisson me traverse. Je fermerai les yeux, mais continue, ta main descend toujours. Effleure ma poitrine, je poserai une main sur mon ventre, j'ai toujours du mal à respirer. Ma vie est au bord de ta vie, elles se frôlent. La caméra fait un zoom arrière. Le garçon de café hésite à s'approcher. Ton bras sur la table pousse lentement la tasse de café, elle bascule, tout ça au ralenti. Je reste accrochée à ta main qui remonte sur mon cou, je te vois enfin, tu souris enfin, on nous regarde. La dernière image, c'est la tasse qui explose sur le sol.

A Vancouver, Marion se masturbe. Il s'accroupit devant elle. Il caresse sa vulve. Elle écarte les lèvres. Ses mains tremblent. Il aspire un clitoris étoilé ^j.

A Paris, Edith, debout, légèrement penchée en avant, écarte les jambes : "Caresse-moi, lui dit-elle, ne t'arrête pas, caresse-moi les fesses, entre les cuisses, remonte, écarte-moi, écarte les lèvres, tente d'entrer, n'entre pas, écarte les fesses, continue tes caresses, tu vois, je tremble, tu me fais trembler, c'est mon cœur qui cogne, descends, remonte, utilise tes deux mains, une devant, une derrière, entre partout à la fois, touche parfois mes seins, doucement, reviens, reviens à mon trou du monde, force un peu, entre, entre, derrière, devant, ne

^j Extrait de son carnet : Mon dû, tu ne réponds pas à ce que tu considères comme des petites histoires. Penses-tu qu'il suffit que tu sois à genoux ? Tu traverses plus que mon sexe. Tu touches à la surface du monde ! J'ai le plaisir malin, ventre contre terre et mes reins sont assez solides pour porter le soleil.

m'abandonne pas, laisse-moi toucher ton sexe, tu m'écartes, écarte-moi, donne un coup de langue, laisse-moi vivre au-dessus de toi, écoute, je n'ai plus de secret à te donner, je te dis tout, mon sexe s'ouvre, je vis ouverte, je tremble, de bas en haut, de haut en bas, j'ai chaud, j'ai froid, je tremble, j'exulte, j'explose, continue, ne t'arrête plus, j'écarte encore les jambes, je suis debout, je jouis debout, plonge dans ma vie, gagne mon bout du monde, sois délictueux, rends-moi libre de m'ouvrir, regarde, regarde, je tremble, accueille-moi, il n'y a que moi au monde arrimée à tes mains, à ta bouche, autour de ta langue, il n'y a plus que moi". Plus tard, dans la nuit, il recopie dans son carnet : *Face à la jouissance de la femme, il n'y a pas de techniciens, il n'y a que des amants dessaisis et en premier lieu du pouvoir qu'ils croient exercer*^{15. k}.

¹⁵ P. Bruckner, A. Finkielkraut - *Le nouveau désordre amoureux*, Le Seuil, 1977

A Cordoue, Isabelle ne fait l'amour que sur le sol à califourchon parce qu'il faut tout voir, lui dit-elle. ¹

^k Extrait de son carnet : Ne tiens plus tes promesses ou je déserterai et... tiens tes promesses. Ces petits bouts de plaisir sont insupportables. Tu affames mon sexe. Sois décent, courageux, honnête, MORAL, use de toute ta main, arrache-moi.

^l Extrait de son carnet : C'est la suite attendue et ce matin-là, j'entrais droite sur ton sexe, lavée, blanche d'un plaisir libre. J'étais haute et droite, rivée sur l'espace, arrêtée contre le ciel. Je n'attendais rien. Vide, écrasée, humaine jusque dans mon ventre. Je gagnais, dressée, immobile, au-dessus de toi, un vertige voyeur. A genoux, cuisses ouvertes, mes mains ont écarté la chair fermée de ma patience, spectacle soudain, éclat révolté, plis effacés sur ta bouche. Tu as mordu à bon escient. L'essentiel n'est pas là. Je te regardais. Ta bouche a rempli son office. Je cherchais le silence. J'ai élevé ma jouissance en silence, j'ai entendu battre le sang, tendu dans ma respiration. Je ne jouis pas, je tremble. Je tremblais et j'entrais et le froid et le feu. Tu ne bougeais toujours pas. J'ai planté ton sexe dans mon ventre. Je tremble, tout arpentée de mon silence, froissée de vides blancs, déchirée de bas en haut, la corde tendue de mon cri a claqué sous ta main, toutes ces mains qui

A Paris, Edith l'écoute raconter Isabelle. Elle le masturbe avec une main silencieuse. Il dit : *le plaisir n'est peut-être pas le bonheur, mais il apprend aussi à être heureux, ou à vouloir l'être*¹⁶.

A Séville, Isabelle décide de rentrer à Nancy où sa sœur l'attend. Elle est sourde et muette, c'est pour ça que je ne lui téléphone pas, lui dit-elle. Elle lui demande de la prendre par derrière. Mon cul le veut, mais c'est la première fois, ne me fais pas mal. Elle tremble de cette jouissance obscure quand il éjacule en elle. Il note dans son carnet : *Elle était à l'âge de la jouissance, moi à l'âge du*

m'ouvrent et m'enchâssent, tous ces doigts qui tirent et me tendent, écarte moi encore, l'orage monte, la corde geint.

¹⁶ Claude Roy - *Le malheur d'aimer*

*plaisir, si l'on veut bien admettre que la jouissance est liée à l'excitation du nouveau et le plaisir à celui de la répétition*¹⁷.

A Paris, Edith l'appelle parfois tard pour lui donner rendez-vous. Demain, cette nuit ou maintenant. Maintenant est le mot qu'elle préfère.

A Flagstaff, Maarit l'invite à une soirée, chez elle. Il ne peut pas rester dans ces faux-fuyants et cette liberté factice. Elle tente de le retenir, sans succès. Il l'embrasse pour lui faire comprendre qu'il ne lui en veut pas. Elle lui demande son adresse. Il lui dit d'écrire à La Rochelle, poste restante. A l'hôtel, il recopie dans son carnet :
Nous sommes condamnés au paradoxe d'entretenir simultanément en nous la conscience de la vacuité de notre monde et celle de la plénitude que peut nous apporter, quand elle le veut ou le peut, la

¹⁷ Roland Jaccard - *Une fille pour l'été*, Ed. Zulma, 2000

vie. Si la sagesse nous demande de nous détacher du monde de la vie, est-elle vraiment sage ? Si nous aspirons à la plénitude de l'amour, sommes-nous vraiment fous ?^{18. m}

A Paris, Edith le rejoint au Palais-Royal. Elle veut faire l'amour, debout, contre un arbre. Trop de promeneurs les empêchent de tenter quelque chose. Elle lui lit un texte de Cioran : *Qui s'userait à la sexualité s'il n'espérait y perdre la raison pour un peu plus d'une seconde, pour le reste de*

¹⁸ Edgar Morin, *Amour Poésie Sagesse*, Le Seuil, 1997

^m Extrait de son carnet : "L'amour est un jeu..." La prudence voudrait que je te cache ce secret. Un jeu ordinaire pour des êtres ordinaires. Il faut chercher ailleurs les raisons qui nous écartent du monde. Le plaisir n'a qu'un lit, celui de ce corps qui lutte pour survivre à la jouissance de l'autre. Les vrais voyages sont ceux que l'on fait seul.

*ses jours ?*¹⁹. Ils attendent la nuit pour se branler l'un contre l'autreⁿ.

A Las Vegas, Fanny le suce dans la cabine-douche d'une piscine bondée.

A Los Angeles, il dort dans un motel crasseux et désert après douze heures de route. Un couple fait l'amour dans la chambre à côté. Elle jouit fort et il geint. A chaque coup de reins, le lit cogne dans la cloison^o.

¹⁹ Cioran, *Syllogismes de l'amertume* – 1952

ⁿ Extrait de son carnet : Amie, je n'ai pas assez de souffle pour te suivre, pas assez de rêves, d'instinct. A petites touches, dans cet escalier noir, tu imprimes sur ma chair le poison qui m'emportera. Depuis, je ne vois plus le vrai soleil. D'autres se sont ouverts que tu m'opposes à chacune de nos rencontres. Je suis le désert rouge où tu enchâsses de tes fins anneaux de chair et ma verge et mon cœur.

^o Extrait de son carnet : Escargot Mirabeau, tu as entendu ? J'ai crié.

A Paris, Edith l'attend pendant deux heures à la station Glacière. Elle le maudit. Il lui raconte Mozart et encore Mozart, et puis Louise^{***}. Elle veut la rencontrer. Il

Lenteur, menteur, dans l'escalier ouvert sur la nuit, j'ai crié pour ces petites traces de plaisir jetés sur ma bouche. Un clown grimace à la droite de Dieu. L'escargot avalé du bonheur lui déchire la gorge.

^{***} Extrait de son carnet (Quatre femmes) : Louise - Tu diras à Louise que j'ai changé l'ordre des objets sur les étagères, elle n'y trouvera plus les pierres du Néguev que nous avons ramassées et enfermées dans ces petites boîtes achetées rue de Seine. Les boîtes sont vides. J'ai aussi déplacé les livres. Je n'ai pas trouvé de classement idéal. L'ordre chronologique me semble le plus proche de ma façon d'être. Pour être précis, l'ordre d'acquisition. Tu diras à Louise que j'écoute le deuxième mouvement du concerto en ré majeur de J.C. Bach. Tu lui diras que je n'ai pas oublié Mozart. C'est Mozart avant Mozart, la même gravité légère quand je me mets à avoir peur, que je passe d'une chose à une autre sans but apparent, sans raison légitime. Je sais que je me perds, enfin, que j'arpente aussi mieux mon univers qui se vide. Tu lui rapporteras que je ne vois plus nos amis, je lis, j'ai commencé cinq livres en quelques jours, j'alterne les lectures, par saccades agacées, finalement j'ai encore peur d'écrire car il me faudra dire les vérités et les

mensonges qui m'ont égaré d'elle et de toi. Tu lui diras combien m'effraie le temps qui passe, je sais que je n'aurai pas assez de temps pour commencer et finir tout ce qu'il y a dans ma tête, une vie, ce n'est jamais suffisant, une vie, c'est à peine un geste, ridiculement bref, pour effacer la peur d'être ; tu lui diras qu'il n'y avait de la place que pour elle et qu'il me fallait d'autres places pour te faire exister. Tu lui diras que j'oublie tous mes rêves, tu es la première à laisser une trace, et j'ai fait tant d'effort pour ne plus t'aimer. Dis cette vérité à Louise, sans détour, sans regret. Tu diras à Louise que j'ai fait de longues promenades dans Rome, la nuit et le jour, cette ville garde des secrets derrière ses volets noirs et ses soleils ocres. A chaque instant, j'ai cette mémoire des villes où je me suis arrêté. C'était l'hiver et il n'y avait pas d'hiver. Raconte-lui comment je me suis enfermé dans une chambre d'hôtel pour deviner les rues, les cris, les sifflements, les chants, les conversations d'une fin de nuit. Raconte à Louise que le manège a duré jusqu'à la nausée. Tu lui raconteras quand je m'arrêtais devant Saint-Eustache éclairée. Ma vie était là, cachée dans cette masse sombre lentement élevée de l'ombre. Tu diras à Louise que ma maison est vide ; vide, je veux dire désertée, elle n'y a plus sa place, je changerai enfin de maison. Tu lui rappelleras qu'aucune maison n'est habitable ensemble. Tu lui diras que, sans doute, nous pourrions encore nous parler, nous écouter, mais pour quel usage de nous-mêmes ? Invente-lui des histoires qui n'existeront jamais

mais qu'elle pourrait croire. Dis-lui que je t'ai aimé, avant elle, avant les autres. Déchire toutes les lettres que j'avais écrites. Tu lui diras qu'il n'y a qu'une seule musique en moi, rien d'autre ne peut me distraire, mon esprit a besoin d'être habité de cette manière. Sans relâche, je me perds ; sans relâche, je l'oublie ; sans relâche, elle vient. Raconte à Louise combien cette musique est nécessaire. Dis-lui que c'est un peu son visage. Si tu la rencontres, invente pour moi d'autres vies et d'autres désirs, ne lui laisse pas deviner que c'est à elle que j'écris. Tu diras à Louise que je t'aimerais si tu en avais le courage, elle comprendra, elle sait déjà tout cela. Tu diras à Louise pourquoi je reste seul, seul sans elle et sans toi. Je ne dors plus, c'est comme devenir fou. C'était contre toi que j'aimais dormir, c'est avec elle que je faisais l'amour, c'est pour toi que je suis parti, c'est pour elle que je te quitterai. Mais répète-lui de ne plus appeler la nuit, c'est inutile, je ne suis plus là. Tu lui parleras de nos voyages, n'en dis pas trop, laisse lui imaginer les paysages qu'elle n'a pas vus, les villes qu'elle n'a pas visitées, les chambres qu'elle n'a pas habitées, elle sera sûrement agacée de ta prudence à taire les détails de notre vie, dis lui que tu as oublié, seul comptait le moment de se retrouver, qu'importe le paysage, qu'importe la ville et les chambres. Il n'y a pas de lieu pour s'aimer. Dis à Louise que si tout est dit, il faut aller encore. Aimer d'autres femmes, t'aimer à sa place pour changer l'ordre des choses, t'oublier pourtant, jouer avec la mémoire pour naître enfin. Dis à Louise de me laisser libre de

refuse. Ils vont à pied jusqu'au Luxembourg. En marchant, ils discutent cette phrase de Montaigne : *Notre grand et glorieux chef-d'œuvre, c'est vivre à propos.*²⁰.

A Algésiras, Isabelle retrouve Martin et Laurent, deux des amis avec qui elle a voyagé au Maroc. Ils sont

l'aimer. Dis-lui combien j'ai voulu que cette liberté soit aussi la sienne. Raconte-lui que j'ai voyagé dans des espaces éphémères, il s'agissait seulement de passer et d'être aimé. Réveille Louise au milieu de la nuit, parle lui du bonheur de la voir, de la toucher, de l'aimer et souviens-toi des matins où ce bonheur est si léger qu'il faut s'arrêter de respirer pour le retenir encore. Aime Louise comme je l'ai aimée. Raconte-lui enfin que je passe des heures en longues promenades vides, le regard ne cherche même plus à voir, il n'y a d'ailleurs rien à voir, rassure la, elle connaît aussi ces moments creux qui sont les miens, notre attente est la même, celle de t'aimer car c'est à toi que nous pensons quand la solitude devient insupportable. Aime la, c'est vers toi qu'elle viendra pour me retrouver.

²⁰ Montaigne, *Essais* - 1580-1595

drôles, sans souci de la suite de leur périple. Ils ont encore deux semaines devant eux. Elle décide de continuer avec eux. Elle lui parle encore de sa sœur. "Elle peut encore attendre. Je sais que mes silences l'occupent et lui font oublier son propre silence". Ils font l'amour sur la terrasse de l'hôtel à trois heures du matin. Il la désire droite et haute, plantée sur son sexe quand elle jouit magnifique. L'entend-elle quand il lui dit qu'il pourrait l'aimer ? Au moment de les quitter, il les photographie tous les trois, Isabelle entre ses deux amis devant un car jaune et bleu. Il saisit un clin d'œil moqueur. Il lui demande le prénom de sa sœur. "Isabelle la Muette, Isabelle la Sourde", dit-elle quand elle monte dans le car ^P.

^P Extrait de son carnet : Amour, à peine une place pour la lumière, tout est lumière. Aux forceps le soleil entre dans ma chair et tes mains m'écartent et toutes ces mains arrimées. J'ai un arbre dans le ventre. Toute ma jouissance, retenue dans le cri, s'ordonne dans la douleur qui s'efface.

A Paris, Edith s'attarde dans une cabine d'essayage d'un grand magasin. Elle l'appelle, "pour te montrer", lui dit-elle. Elle est nue. Elle rit.

Et puis Tucson, Yuma, San Diego, Oakland, Sacramento, Reno, Salt Lake City, Portland, Seattle, Helena, Billings, Denver, Springfield (Missouri), Madison, Develand, Louisville, Savannah, Baltimore, Érié, Albany, Boston, Providence, Springfield (Massachusetts), Philadelphie.

Et puis, Almeria, Grande, Liars, Albacet, Valence.

A Paris, Edith pose sa tête sur son ventre, le regarde faire semblant de dormir. Elle lui demande de raconter. Il répond : *Toute parole est revêtue d'une valeur de vérité, quoi qu'on entende par cette expression.* ²¹. Et il raconte Nina,

²¹ Jean-François Lyotard, *Economie libidinale* - Ed. du Seuil, 1974

Agnès ^A, Martine ^B, Ella, Véronique, Agathe, Françoise, Julie, Clémence ^C, Léa, Irène, Valérie ^D, Marthe, Juliette, Sabine, Inès, Céline, Alice. Et Edith ^E.

^A Extrait de son carnet (Ce que tu fais...) : Nous tirerons de nos rêves matière à désespérer. Entourés d'herbes hautes, odorantes d'eau, nous laisserons entrer un feu blanc dans une bouche difficile à fermer. Le cri la déforme, car il crie, ourlé d'aigreur. Sous les paupières, une gerçure filante raie le silence. La main cherche dans la boue un appui réel...

^B Ibid. - La réalité n'est jamais la réalité donnée. Le rythme des heures des choses est chose abstraite. Son visage défait comme une imagination vide.

^C Ibid. - Mais à l'entendre, elle rit et pleure de son aventure, de ce qu'elle appelle un froissement, un pli sur le regard. Masque ouvert sur l'invisible, masque bleu endormi. Dans les lenteurs du monde, il y a le corps qui éclate aussi brusquement qu'un nœud deviné se défait. Mais à l'entendre, elle rit et pleure...

^D Ibid. - Réception d'étoiles au repas de la nuit et du ciel, réception d'orages au festin improvisé de tes prochains plaisirs. Il pleut droit, ce soir et j'imagine.

Et puis Line, Marie-Claire, Marie-Agnès ^F, Marie-Claude, Laure ^G, Virginie ^H, Sophie, Estelle, Charlotte et lui ^I et Elise****. Et toujours Edith.

^E Ibid. - Il y a une mémoire magique dans notre mémoire vraie, un moment où l'agitation se fond au silence, où la souffrance est à pic, au droit moment de sa disparition, où le plaisir si fort soit-il dure, s'étend sur le temps, où l'espace devient le temps. Et la mémoire feinte du plaisir, et le plaisir gagné et le désir feint, la faim de tourner, tourner, casser.

^F Ibid. - La place où s'écrit le monde est réservé dans la bouche de l'ogre quotidien. Il tient les fils d'une main, poigne sévère sur la marche du ciel. L'autre nous balance entre des coups de cœurs et des mémoires grises. Notre excuse est de tenir malgré tout.

^G Ibid. - Ce que tu fais, aime-le ! Ce que tu ne veux pas faire, aime-le aussi ! A la rencontre des jours, nous avons notre moment d'allégeance, moment-regard, moment-miroir. Il est de vrais secrets que le cœur sait rêver.

^H Ibid. - Délivrés de nous, nous donnons à nos gestes ce rien d'amertume que le plaisir fait naître à la bordure des lèvres. Dans le feuillage du monde, je porte mon rêve.

^I Ibid. - Car la réalité n'était essentielle à ses yeux que dans les instants défaits de ses voyages. C'est-à-dire dans le creux d'éclair entre sommeil et réveil, sur le fil surpris d'un clin d'œil. Car voici le moment où, debout, il entre dans le plaisir, libre dans les respirations successives du monde.

**** Extrait de son carnet (Quatre Femmes) : Elise connaît des secrets. Personne ne soupçonne la patience qu'elle met à les taire. Elise dort. Parfois je la rencontre, parfois elle me dénonce. Je devine qu'elle s'ennuie. Faire semblant est son plus grave défaut. Je n'y prête pas attention. Elise m'octroie du temps, m'attend quelquefois. Je ne la surprends jamais. Elise me parle des secrets de l'ombre et de la lune, jamais de ses secrets. Je m'installe près d'elle. Je l'écoute quand elle me parle. Je la regarde quand elle s'endort. Elise dort. J'ai le cœur léger quand la nuit vient, debout sur les étoiles. Elise invite souvent ses amis. Elle pense que cela lui donne des droits. Droit de regard, droit d'aïnesse, droit d'aller, droit de dire sans rien divulguer de son état, droit d'inventer des passions. Elise a des droits. Elle les tait comme des secrets. Et l'échiquier de sa mémoire sait toujours la place qu'ils occupent. Elise ne consent à aucun

devoir. Elise a des droits qu'elle tait. Elise a des aigreurs de cœur jamais surmontées. Elle s'absente souvent, même quand ses amis sont là. Elle s'amuse de les entendre. Elle garde ses secrets. Son cœur fait mal chaque fois qu'elle danse, chaque fois qu'elle chante. Elise passe ses nuits à livrer ses secrets à la nuit. Elise me raconte parfois sa vie. Et elle dit : *Je n'ai pas votre chance, je n'ai que le rêve pour m'enfuir de ce monde sordide, le rêve chaque nuit qui vient, claire et vivante. Je n'ai pas votre chance d'invention et de diversion, d'exactitude dans les sons et les signes. M'apprendrez-vous les signes ? Mes rêves ne sont que des signes indéchiffrés. Ce sont mes rêves d'étoiles et de feu. M'enseignerez-vous le monde et ses étoiles et les ruches de la lumière et les feuillages d'eau de la mer ? Me prendrez-vous la main pour me conduire contre le feu, sur le feu de mon ventre ? Je n'ai pas votre chance de mots et de sens. Je n'ai que le rêve pour garder mes secrets. Ceux-là je ne peux pas vous les dire. Ils sont trop loin de ma mémoire, trop à fleur de leur disparition. Et si mes secrets disparaissent, je disparaissais avec eux. Je n'ai que le rêve. M'apprendrez-vous à mieux rêver pour être toujours présente, éveillée quand je dors, vivante éveillée ?* Elise détient des secrets. Elise toujours au bord du ciel de sa vie. Je viens la voir quand ses amis sont partis. Je ne fais pas partie de ses amis. Je la déçois quand je lui dis qu'il n'y a pas d'amitié possible, ni d'insouciance, ni de vérité. Elle me rend coupable de lui dire cette vérité. Je viens la voir à la nuit tombée. Personne ne sait que je suis

là. Je reste à son chevet. Elle m'écoute quand je lui parle, je l'écoute quand elle s'efforce de cacher ses secrets. Nous disposons du temps et des reflets du temps, autant d'ombres portées sur notre mémoire commune. Nous avons franchi ensemble les portes qui donnent sur le monde. Car il s'agit bien du monde quand nous retrouvons les lieux et les instants de notre vie. Sa vie. Et elle dit : *Ne me parlez pas du dérisoire. J'ai souffert de cette enfance blanche sous les lumières insipides d'une ville désertée. J'avais un amant, j'avais des amants. Leur vulgarité était fade. Ne me parlez pas du dérisoire, il faudrait que je vous raconte le corps de ces amants de passage. Aucun livre ne peut raconter ce que j'ai éprouvé.* J'ai rencontré Elise un soir de septembre. Depuis je la quitte chaque nuit. Elise danse souvent, puis elle pleure. Elle garde ses secrets. Je tente parfois de la dissuader d'expliquer son existence, d'argumenter ses raisons, d'inventer la logique qui la porte vers de nouveaux amis, vers de nouveaux amants. Entre ami et amant, quelle différence pour Elise l'Indifférente ? Aller ensemble déchiré est devenu notre façon d'être. Je ne reproche pas à Elise son peu de discernement dans le choix de ses amis. Elle ne relève pas mes amertumes. Nous nous trahissons chaque fois que nous nous retrouvons. Elise, Elise, quand commenças-tu à pleurer ? Est-ce un soir de septembre alors que le dernier amant, satisfait, béatement satisfait, congédiait tes rêves ? Elise ne raconte jamais ses secrets. Elise, mon amie, quand il n'y a que Schubert pour nous consoler de journées chapardeuses de

temps, quand il faut revenir, s'impatienter de peu ; Elise, quand nous résistons, il y a tant de miroirs autour de nous, tant de soleils sous la peau. Elise ! Elise ! Quand tu rêves, le jour en suspens. Souvent, je l'entends. Elle semble m'appeler. Ses cris sont pour d'autres occasions. Je la déteste quand ses amis l'obligent à raconter l'histoire de ses vies. Elle sait pourtant leur faire plaisir même si elle a de la peine, les yeux à peine ouverts, rieuse par force, pleine d'un humour froid. Le corps des amants n'est jamais dérisoire - parfois décevant. Je préfère alors mes longues promenades. Je reviens quand ses amis sont partis. Elise pleure d'avoir feint de rire. Et je lui dis : *Il faudrait maintenant rendre compte du silence, du silence d'une montagne déchirée, blanche, baignée d'une lune bleue ; il faudrait encore te regarder dormir dans ce silence et éviter tout mouvement pour lui garder sa pureté, et arrêter le temps. Mais il n'y a pas d'outil pour cela.*

